

Lacan Quotidien



n° 753 – Lundi 11 décembre 2017 – 06 h 34 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Judith Miller, un désir sans retour possible, par Miquel Bassols
Evocation de Judith, par Gustavo Dessal

Judith, par Rose-Paule Vinciguerra

Judith, par Alexandre Stevens

Communiqué de l'EuroFédération de Psychanalyse

LACAN COTIDIANO N° 29

Miquel Bassols, Gustavo Dessal

Judith Miller, un désir sans retour possible

par Miquel Bassols

Le choc s'étend progressivement, comme une onde expansive, depuis le centre le plus intime jusqu'au plus éloigné du Champ freudien, qu'elle, comme une part d'elle-même, a vu naître : Judith Miller a cessé d'exister, mais pas d'être, parmi nous. Et alors, tout l'affect qui, jusqu'à ce moment fatidique, était resté contenu dans le présent, sachant l'inévitable dénouement dans un futur proche, déborde, entraînant avec lui chaque détail, chaque souvenir significatif, chaque moment où la vivacité du désir avec lequel nous devenons pérennes nous revient. Ces moments apparaissent maintenant presque comme irréels, marqués de manière irréversible par la trace du réel le plus certain.

L'hommage aura ainsi sa raison, dire ce désir, tenter de lui donner un mot. Le premier qui s'impose à nous : un désir sans retour possible, un désir qui assume les conséquences de devenir acte, sans retour en arrière. Elle a su l'incarner jusqu'à la fin sous le nom de « Champ freudien » et aussi dans son propre nom, ce qui, pour certains, pouvait être moins évident. Ce « lourd héritage », comme quelques-uns l'appelaient – et d'autres le pensaient sans le dire –, a été pour elle la cause digne d'une relation à la psychanalyse et au désir de Jacques Lacan, qui a imprégné chaque moment de sa vie, chaque acte avec lequel elle savait le présentifier avec cette même dignité. Tous avaient l'intuition que c'était tout sauf facile, que tout son être se jouait à chaque fois que nous la voyions entrer dans cette zone où seulement elle pouvait habiter, où seulement elle avait le droit aussi de disposer et de prendre soin des choses, des détails les plus quotidiens – le meuble de cette Bibliothèque, là récemment fondée, la couverture précieuse de cette revue-là, jusqu'aux événements plus publics et exceptionnels : les Rencontres du Champ freudien, les Rencontres Jacques Lacan – toujours avec la même élégance.

Combien d'autres noms auront eu ce désir irrévocable dans l'histoire du Champ Freudien avec celui de Jacques-Alain Miller, son époux ! Cereda, El Niño, Cien, Fibol, L'Âne, Caracas, Champ Freudien en Ukraine, en Russie, aussi en Chine... Chaque membre de nos sept Ecoles saura élargir la liste, interminable dans la géographie. Combien de moments fondateurs de nouveaux liens de travail et de désirs contaminés par le sien, elle aura su soutenir ! C'est là, dans ce futur antérieur, où nous savons que le nôtre continuera à insister. Sans retour possible.

Traduction : Valeria Sommer

Evocation de Judith

par Gustavo Dessal

Je ne me souviens pas quand j'ai rencontré Judith Miller pour la première fois. Mais, conformément à ce que Freud signale concernant le principe de réalité, je me souviens quand je l'ai retrouvée.

C'était il y a 25 ans, pendant que je déambulais rue d'Assas, attendant de retourner à ma séance d'analyse. Une femme mince, avec une cigarette entre les lèvres, les yeux mi-clos pour éviter la fumée, marchait, portant un tas de sacs de supermarché à chaque main. L'image a attiré mon attention par le contraste entre l'aspect délicat de cette figure et le poids qu'elle était capable de porter. Après quelques instants, je l'ai reconnue et suis allé à sa rencontre, l'implorant de me laisser l'aider. Au début elle refusa, avec sourire, mais ferme dans sa décision de porter cela seule. Finalement, face à mon insistance, elle accepta que je porte quelques sacs et l'accompagne jusque chez elle. Nous allions finalement au même endroit. Cette rencontre m'est apparue très émouvante, et je l'évoque aujourd'hui avec la même tendresse que j'ai éprouvée à cette occasion. La fille de Lacan, intellectuelle brillante, présidente de la Fondation du Champ freudien, pouvait assumer toute sorte de fonctions avec la même détermination, et porter les courses du foyer. Ce corps, en apparence fragile, était en vérité animé par une force immense. Je dois ajouter que les sacs pesaient leur poids.

J'ai une affection spéciale pour ce souvenir, car j'ai une grande admiration pour les personnes importantes capables de prendre en charge le poids d'une immense responsabilité, mais qui ne se sont pas éloignées des choses simples de la vie, celles qui requièrent de l'attention et du soin.

L'histoire des sacs du supermarché eut sa suite, car rapidement, je pus voir que si Judith pouvait se charger de sacs, elle était toujours en alerte pour savoir qui voyageait, où, et ainsi nous commander le transport de livres et revues dans nos valises. Elle était une *sherpa* authentique, portant dans les journées et congrès de lourds colis de livres, mais ne ratait pas l'opportunité de « pêcher » qui pouvait spontanément servir comme facteur. Je dois confesser qu'au début, cette pratique me semblait un peu étrange, même inconfortable. « Le Champ Freudien, me demandais-je, n'a-t-il pas un budget pour envoyer livres et revues par une société de transport ? » Plus tard, je compris qu'il ne s'agissait pas de faire des économies, mais de mettre à l'épreuve ce que chacun de nous était disposé à prendre en charge, le poids de la cause analytique que nous endossions en tant que membres de la communauté de Freud et Lacan.

Judith a porté ce poids pendant toute sa vie. Elle ne l'a pas fait seule, bien sûr. Mais ce corps, qui nous semblait léger comme une plume, était le premier à engager sa force, la force de sa présence, partout. Elle nous connaissait tous, un par un. Elle se souvenait de nos noms et prénoms, la ville d'où nous venions, ce que nous avions publié et sa mémoire me semblait étonnante. Parfois, c'était elle qui m'ouvrait la porte, quand je sonnais pour aller à ma séance. Son sourire ne manquait jamais, et après les salutations elle posait souvent la question attendue : « Gustavo, voudriez-vous apporter ce colis à Madrid ? ». Un colis de livres, de brochures ou de posters pour un prochain événement. Je les ai apportés à Madrid, mais aussi à Buenos Aires. Si elle le faisait, je ne pouvais pas faire moins. Après tout, je m'étais proposé de l'aider avec ses sacs sans qu'elle ne me le demande. A partir de ce moment, j'ai dû vouloir ce que j'avais désiré.

Traduction : Valeria Sommer

Judith

par Rose-Paule Vinciguerra

Judith Miller fut une femme d'exception comme il s'en trouve rarement. Je la revois encore aujourd'hui, très belle jeune femme de vingt-trois ou vingt-quatre ans, au cours d'agrégation de philosophie de Georges Canguilhem, auquel de nombreux étudiants participaient. Elle avait hérité d'un exposé à faire sur « Mécanisme et machinisme ». Elle ne fut pas tirée au sort pour présenter de façon détaillée son travail et dut parler quelques minutes pour en résumer les grands axes. Canguilhem, en général bourru et avare de compliments, fit une exception ce jour-là et lui dit, avec admiration : « C'est excellent, ce que vous avez dit ». Il le répéta deux ou trois fois. Ce fut la première fois que j'entendis Judith, comme on eut coutume ensuite de l'appeler dans le Champ freudien.

Beaucoup plus tard, je la sollicitai pour travailler en cartel sur les philosophes américains (Richard Rorty, Stanley Cavell...) et être notre plus-Un. Elle était sans conteste la plus intelligente d'entre nous. Mais ce qui me frappa alors – au point que je le dis à cette époque à tous mes amis – fut sa grande honnêteté intellectuelle. Nous restions sur les questions qu'elle soulevait. Elle n'était pas pour rien la fille de Lacan.

Ces dons et ses qualités, Judith les mit au service de la cause analytique dans toute l'Europe, se dépensant sans compter et sans jamais chercher à en tirer quelque éclat pour elle-même. Mais tous ceux qui l'ont connue savent quel trésor elle recélait. Sa voix ne s'oubliera pas.

Judith

par Alexandre Stevens

Ce fut une chance et un plaisir de pouvoir travailler avec Judith. D'abord dans les réseaux du Champ freudien, le CIEN et le RI3 tout spécialement. Elle y avait une présence constante, attentive, soutenance, mais exigeante. Elle pouvait aussi bien discuter les fondements des textes à présenter lors des Journées d'étude qu'être celle qui apportait les livres et veillait aux détails de l'organisation. Son désir acharné pour la cause analytique a présidé à la naissance de l'Institut de l'Enfant.

Mais je me souviens aussi et surtout de Judith dans la *New Lacanian School*. Grâce à ses nombreux voyages, la psychanalyse lacanienne a pu se développer dans plusieurs pays de l'Est de l'Europe. Elle y a organisé des séminaires et des rencontres régulières, mais aussi des stages en France et en Belgique pour nos collègues de l'Est qui débutaient leur parcours dans la psychanalyse. Elle veillait minutieusement à l'organisation de ces stages pour qu'ils se déroulent bien, mais exigeait en retour des stagiaires qu'ils remettent un travail écrit sur leur expérience. Générosité et exigence à la fois marquaient son style.

Avec Judith, on ne pouvait pas travailler pour soi, on travaillait pour le Champ freudien et l'extension de la psychanalyse.

Communiqué de l'EuroFédération de Psychanalyse

La triste nouvelle du décès de Judith Miller m'est parvenue ce matin. Sa présence nous manquait depuis longtemps, rendue impossible par la grave maladie qui la tenait éloignée ces dernières années de nos moments de travail, lors de nos congrès ou rencontres, et qui l'a emportée dans la nuit du 6 au 7 décembre. Son décès a rendu son absence irréversible, sa perte vraie. Judith Miller était une présence animée d'un désir décidé pour la psychanalyse de Lacan et sa diffusion, qui a rendu possible la construction de notre monde analytique : le Champ freudien et les institutions qui lui sont reliées, les Instituts de formation, les Ecoles de l'Association mondiale de Psychanalyse. Parmi eux, l'EuroFédération de Psychanalyse, résultat du désir d'une communauté analytique d'orientation lacanienne en Europe, qui grâce à elle existe aujourd'hui, vivante. Je me trouve à la représenter, et je veux l'en remercier.

Je désire exprimer, avec le bureau de l'EFPP, toute notre proximité et solidarité dans la douleur à Jacques-Alain Miller, à ses enfants, Eve et Luc, à ses petits-enfants, à tous les collègues et les personnes chères qui ont pu faire l'expérience de la vitalité de Judith.

Milan, jeudi 7 décembre 2017

Le Président et le Bureau de l'EFPP
Domenico Cosenza
Maria Bolgiani
Alide Tassinari

Lacan Cotidiano



El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 29

SUMARIO

Judith Miller, un deseo sin retroceso posible — *Miquel Bassols*

Evocación de Judith — *Gustavo Dessal*

Judith Miller, un deseo sin retroceso posible

Miquel Bassols (Barcelona)

La conmoción se va ampliando progresivamente, como una onda expansiva, desde el centro más íntimo hasta lo más alejado del Campo Freudiano que ella misma, como una parte suya, vio nacer: Judith Miller ha dejado de estar, aunque no de ser, entre nosotros. Y entonces, todo el afecto que hasta ese momento fatídico había quedado contenido en el presente, sabiendo el inevitable desenlace en un futuro próximo, se desborda arrastrando consigo cada detalle, cada recuerdo significativo, cada momento en el que nos devuelve la viveza del deseo con el que se nos hace perenne. Esos momentos se nos aparecen ahora casi como irreales, marcados de manera irreversible por la huella de lo real más certero.

El homenaje tendrá así sus razones para decir este deseo, para intentar darle una palabra. La primera que se nos impone: un deseo sin retroceso posible, un deseo que asume las consecuencias de hacerse acto, sin vuelta atrás. Ella supo encarnarlo hasta el final bajo el nombre de “Campo Freudiano” y también en el suyo propio, lo que para algunos podía parecer algo menos evidente. Esa “pesada herencia”, como lo llamaban algunos —y otros pensaban sin decirlo—, fue para ella la causa digna de una relación con el psicoanálisis y con el deseo de Jacques Lacan que impregnó cada momento de su vida, cada acto con el que lo sabía hacer presente en esa misma dignidad. Todos intuían que no era nada fácil, que se jugaba todo su ser

cada vez que la veíamos adentrarse en esa zona donde sólo ella podía habitar, donde sólo ella tenía también el derecho de disponer y de cuidar las cosas, desde los detalles más cotidianos —el mueble de aquella Biblioteca recientemente fundada, la preciosa tapa de aquella revista— hasta las eventos más públicos y excepcionales —los Encuentros del Campo Freudiano, los Encuentros Jacques Lacan—, siempre con la misma elegancia.

¡Cuántos nombres más habrá tomado este deseo irrenunciable en la historia del Campo Freudiano junto al de Jacques-Alain Miller, su esposo! Cereda, El Niño, Cien, Fibol, L’Ane, Caracas, Campo Freudiano en Ucrania, en Rusia, también en la China... Cada miembro de nuestras siete Escuelas sabrá alargar la lista, interminable en la geografía. ¡Cuántos momentos fundadores de nuevos vínculos de trabajo, y de más deseos contagiados por el suyo, habrá sabido sostener! Es ahí, en este futuro anterior, donde sabemos que el nuestro seguirá insistiendo. Sin retroceso posible.

7 de diciembre de 2017

Evocación de Judith

Gustavo Dessal

No recuerdo cuándo encontré a Judith Miller por primera vez. Pero conforme a lo que Freud señala respecto del principio de realidad, sí recuerdo cuándo la volví a encontrar. Fue hace unos veinticinco años, mientras yo deambulaba por la rue D’Assas haciendo tiempo para volver a mi sesión de análisis. Una mujer muy esbelta, con un cigarrillo entre los labios y los ojos entrecerrados para evitar el humo, caminaba llevando un montón de bolsas del supermercado en cada mano. La imagen llamó mi atención por el contraste entre el aspecto delicado de aquella figura, y el peso que era capaz de llevar consigo. Al cabo de unos instantes la reconocí, y fui de inmediato a su encuentro, rogándole que me permitiese ayudarla. Al principio se negó, muy sonriente, pero muy firme en su decisión de ser ella misma quien transportase todo aquello. Finalmente, y ante mi insistencia, aceptó que yo llevase algunas bolsas y la acompañase hasta su casa, puesto que al fin de cuentas íbamos al mismo lugar. Ese encuentro me resultó muy conmovedor, y lo evoco ahora con la misma ternura que experimenté en aquella ocasión. La hija de Lacan, la brillante intelectual, la presidenta de la Fundación del Campo Freudiano, podía asumir toda clase de funciones con la misma determinación, incluso cargar con la compra para su casa. Ese cuerpo en apariencia frágil, estaba en verdad animado por una inmensa fuerza. Debo añadir que las bolsas pesaban lo suyo...

Le tengo un especial afecto a este recuerdo, porque siento una gran admiración hacia las personas importantes que son capaces de cargar con el peso de una inmensa responsabilidad, pero que no se han alejado de las cosas simples de la vida, las que también requieren una atención y un cuidado.

La historia de las bolsas del supermercado tuvo su continuidad, puesto que muy pronto supe que del mismo modo que Judith cargaba con ellas, estaba siempre alerta para saber quién viajaba, y a dónde, y encomendarnos así el transporte de libros y revistas en nuestras maletas. Ella era una auténtica *sherpa*, a la que veíamos en las jornadas y congresos llevando pesados

paquetes con libros, y que no perdía la oportunidad de “pescar” a quien pudiese servir de correo espontáneo. Debo confesar que, al principio, esa práctica me resultaba un poco extraña, incluso incómoda. “¿Acaso el Campo Freudiano —me preguntaba a mí mismo— no dispone de un presupuesto para enviar libros y revistas mediante una empresa de transportes?”. Más tarde comprendí que no se trataba de ahorrar dinero, sino de poner a prueba lo que cada uno de nosotros estaba dispuesto a cargar, el peso de la causa analítica que admitíamos en tanto miembros de la comunidad de Freud y Lacan.

Judith llevó ese peso durante toda su vida. No lo hizo sola, desde luego. Pero ese cuerpo, que nos parecía leve como una pluma, era el primero en comprometer su fuerza, la fuerza de su presencia en todas partes. Nos conocía a todos, uno por uno. Recordaba nuestros nombres y apellidos, la ciudad de donde proveníamos, lo que habíamos publicado, y su memoria me resultaba asombrosa. A veces era ella quien me abría la puerta de su casa, cuando yo tocaba el timbre para acudir a mi sesión. Su sonrisa no faltaba nunca, y tras el saludo solía venir la conocida pregunta: “Gustavo, ¿le importaría llevar este paquete a Madrid?”. Un paquete con libros, o folletos para el próximo evento, o pósters. Los llevé a Madrid, y también a Buenos Aires. Si ella lo hacía, yo no podía ser menos. Después de todo, me ofrecí a ayudarla con las bolsas sin que me lo pidiese. A partir de entonces, hube de querer lo que había deseado.

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols

Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.